



HAL
open science

Les maisons du Marocain

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. Les maisons du Marocain. Philippe Bonnin, Roselyne de Villanova. D'une maison l'autre, Editions Créaphis, p. 69-87, 1999, Lieux habités, ISBN 907150-97-9. halshs-01532963

HAL Id: halshs-01532963

<https://shs.hal.science/halshs-01532963v1>

Submitted on 2 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les maisons du Marocain

Par Daniel Pinson

Paru dans : Philippe Bonnin, Roselyne de Villanova. *D'une maison l'autre*, Editions Créaphis, p. 69-87, 1999.

(version auteur)

Il sera rendu compte, d'abord, d'une situation d'enquête : architecte-ethnographe, je regarde en vidéo, chez un immigré marocain, dans la maison d'ici, en France, l'autre maison, celle de là-bas. L'image qui défile sur l'écran est accompagnée par les commentaires de son propriétaire.

« Ça c'est le quatrième [étage], mais il est pas dans le plan... Je suis hors de la loi [rires]. C'est le premier jour que j'ai pris la caméra... J'ai réussi quand même ! Ça c'est le salon. Ça c'est le grand salon. J'ai carrelé... Tu vas voir le plafond... Ça c'est le plafond. C'est un plâtrier [qui l'a fait]... J'ai pas fini l'électricité... Ça c'est sa soeur [de sa femme] qui est venue chez moi, là. Elle sait pas que j'ai une caméra, je l'ai piégée... C'est les banquettes, juste les banquettes... Ça, c'est le carrelage que j'ai fait l'année dernière [carrelage, importé d'Espagne]. C'était pas moi, mais c'est-à-dire... j'étais là... C'est moi qui a décidé tout... c'est moi le chef du chantier [rires]... La baignoire, je l'ai emmenée [d'ici, en France], parce que là-bas, ça coûte 1500F, et celle-là, je l'ai achetée 100F ici... J'ai passé le salon et la douche [il suit le film-vidéo]. On voit le salon, de loin, de la douche. Ça, c'est le hall, c'est une autre sorte de carrelage... Ça, c'est la chambre ; là, c'est un placard, j'ai pas fini encore... Ça, c'est le rez-de-chaussée... Ça, c'est le fils de sa soeur... (J'ai dit : "Si tu veux passer un message à la tante, et puis... ") [il commente la proposition qu'il lui a faite de s'exprimer devant la caméra...] C'est son grand fils, c'est sa fille... C'est le deuxième fils. (Je lui dis : "Si tu veux dire quelque chose... " il a honte !)... Ça c'est le fils de son frère : un message, aussi!... c'est-à-dire : "les grands-mères, elles sont très bien, son père... ", c'est un message envoyé pour... »

De même qu'il est utilisé d'une manière intensive pour fixer les fêtes nombreuses et peuplées qui remplissent les calendriers et l'espace d'ici et de là-bas pour faire naviguer les bonnes nouvelles de mariages et de naissances, le film-vidéo permet à l'émigré d'informer sur la construction ininterrompue de la maison de retour, de faire partager la progression des travaux et la bonne santé des membres de la famille qui l'occupent. La vidéo-visite est aussi vidéo-message : la parente occupant la maison, filmée par le propriétaire, envoie des nouvelles par caméra interposée à la famille restée en France.

Espaces réels, espaces représentés

Ainsi l'espace objectif n'est-il jamais saisi qu'à travers une expérience du sujet qui regarde. Le regard de l'émigré, marocain dans notre cas, est d'abord nourri par une expérience renouvelée d'allers et retours qui mettent en comparaison deux univers paysagers, politiques, culturels et sociaux. Ce regard est modifié par cette expérience, et plus tard influencé par celui du fils ou de la fille, qui, en grandissant, produisent un regard original et décalé en comparaison de celui du père. Enfin ce Marocain regardant à distance sa maison de là-bas est lui-même inscrit dans le regard de l'architecte-ethnographe qui le couche sur le papier en description écrite et graphique.

Cet exemple fait partie d'une quinzaine de visites et d'entretiens semi-directifs effectués auprès de familles résidant à Nantes, contactées à partir d'un réseau de relations interpersonnelles et plus tard visitées, pour un certain nombre d'entre elles, au Maroc, dans leur maison de retour. L'objectif de ce travail, plus large que cette contribution, était la connaissance des pratiques résidentielles des familles immigrées dans la continuité et la discontinuité de leur réalisation entre la France et le Maghreb¹. Or le constat avait déjà été fait que les logements successivement investis (maison d'origine, maison d'émigration interne [au Maroc], puis externe [en France], enfin maison(s) de retour), se distribuaient le long d'une chaîne résidentielle faisant système, fonctionnant de manière solidaire².

Deux ou trois photos nous serviront à présenter ce que disent les maisons d'ici et de là-bas, dans leurs configurations matérielles, leur occupation et leur décoration, en complément de ce que peuvent en dire eux-mêmes les habitants. Les intérieurs photographiés donnent en effet à voir ce que le discours ne peut dire à lui seul et nous mettons en œuvre de cette façon une méthode qui va du « *voir au savoir* » et retourne « *du savoir au voir* »³.

Nous examinerons plus précisément ici l'évolution du rapport entre le logement en France et la maison de retour, et le processus de double renversement⁴ qui caractérise, synchroniquement et diachroniquement, leurs réalités et leurs représentations. Les différentes résidences, tant comme objets matériels que comme dispositifs symboliques, occupent en effet des positions paradoxales, à la fois pour chaque habitant, en fonction de son parcours territorial et résidentiel, et pour chaque génération, en fonction de son projet résidentiel et citoyen.

Si, pour l'initiateur de l'émigration, le logement au pays d'arrivée est, en terme d'occupation, principal, il est, du point de vue de la représentation mentale, secondaire, cependant que la maison de retour, comme projet en voie de réalisation, constitue une perspective et une préoccupation bien plus importante. Pour son descendant, au contraire, les frustrations dans le logement principal deviennent d'autant plus pesantes que la maison construite par le père au Maroc prend la figure, certes valorisante, mais secondaire, de la résidence de villégiature.

¹ Bekkar R., Boumaza N., Pinson D., (1995), *Habité et urbanité des immigrés maghrébins en France*. Paris : Plan

² Pinson D. (1993). « Euro- north african migration und hybridizations of urban and domestic practices ». *Traditional Dwelings and Settlements Working Paper Séries*, n° 52 : *Préservation of traditional environments in the face of migration and development*. Berkeley : IASTE, Center for Environmental Design Research, University of California. pp. 51-74.

³ Laplantine F. (1996). *La description ethnographique*. Paris : Nathan-Université.

⁴ BourdieuP. (1980). «La maison ou le monde renversé », in *Le sens pratique*. Paris : Minuit, pp. 441-461.

Les maisons d'immigrés entre deux perspectives

Sujet du Roi, travailleur étranger, citoyen...

Il paraît utile, dans un premier temps, de rappeler le contexte politique contrasté qui fixe, au regard des pays de départ et d'arrivée, les statuts de l'émigré-immigré et, par ses contradictions, crée une première rupture dans la (re) construction identitaire du sujet émigré-immigré.

Du côté du Maroc, il y a ce rappel permanent de la condition de sujet du Roi, l'affirmation constante de la règle du sang pour signifier l'inaliénabilité du lien entre le Marocain et son pays d'origine. Ces références à la relation organique entre l'individu et la communauté nationale sont par ailleurs accompagnées de toutes sortes de dispositions économiques, en particulier bancaires, qui visent à drainer l'épargne de l'émigration marocaine au profit du pays d'origine. L'immobilier est précisément le principal secteur où ces économies sont investies, et tout particulièrement la maison de retour⁵.

Du côté de la France, on sait le tournant qui a été pris dans les années 75 : à l'immigration de main-d'œuvre célibataire, nécessitée par les besoins de l'industrie des années 60 et envisagée à titre temporaire, succède la politique d'intégration sociale et de regroupement familial. Elle vise à bannir les formes d'exclusion qu'engendrent les bidonvilles et les foyers. Une telle perspective, en même temps qu'elle offre aux familles émigrées les moyens d'assurer leur unité domestique, prépare cependant les bases du détachement de ces familles de leur pays d'origine. Ainsi les immigrés ne mesurent pas immédiatement les effets du processus d'acculturation auxquels vont être soumis leurs enfants, en particulier le passage de leur condition de sujets du Roi à celle de citoyens de la République.

Nomadisme prolongé et sédentarisation inachevée

Cette tension bipolaire est par ailleurs activée par la maîtrise de l'espace géographique du processus migratoire. La distance accessible, les rapports historiques qui séparent et rapprochent à la fois le Maghreb et la France, autorisent, voire favorisent, la pratique d'aller-retour, dont la fréquence est souvent annuelle. Ces voyages, cette sédentarisation inachevée, ne sont peut-être, du côté de l'émigrant, qu'un prolongement des pratiques caravanières, une trace historique du nomadisme ancien des tribus pastorales et la réplique domestique des expéditions transnationales du commerce citadin traditionnel et moderne⁶. On peut faire l'hypothèse, ici, qu'il y a dans l'imaginaire collectif arabo-berbère, la permanence d'un rapport particulier à l'espace : la maison n'est pas nécessairement fixée à un seul endroit, elle suit le voyage familial, elle se dédouble et même quelquefois se démultiplie au gré des évolutions familiales et des disponibilités économiques,

Cette distance maîtrisable physiquement et économiquement ne fait pas de l'émigration une rupture définitive, comme dans d'autres cas historiques ou contemporains (la Reconquista des X - XV^e siècles ou l'émigration asiatique et bientôt l'émigration algérienne), mais un réseau de relais résidentiels.

⁵ Gildas S., (dir.), (1984). « Transferts de revenus et projets immobiliers des travailleurs migrants », *Etudes méditerranéennes*, Poitiers : Université de Poitiers. N° 6.

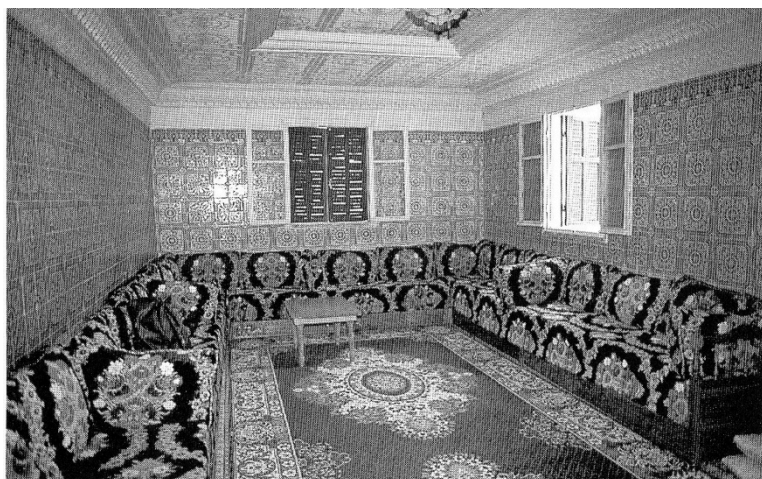
⁶ Tarrus A. (1992). *Les fourmis de l'Europe, migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*. Paris : L'Harmattan.

Emigration avec ou sans transition urbaine

La source lointaine qui alimente l'émigration est généralement, pour ce qui concerne les familles populaires, d'origine rurale. Mais celles-là se différencient par la possible expérience d'une période d'acculturation urbaine dans le pays de départ. L'immigration urbaine endogène fonctionne alors comme prélude à l'immigration européenne exogène. Ainsi, en première approche, deux types d'émigrés se présentent à l'observation : les familles dont l'émigration s'effectue directement des campagnes marocaines vers la France, et celles qui vivent une transition d'une durée variable, mais souvent de plusieurs années dans la capitale économique du Maroc, Casablanca, ou d'autres grandes villes.

Ceux des émigrés interrogés qui partent directement des campagnes (en particulier de la région de Taza), le font souvent pour les régions du Sud-Est de la France (voire pour la Corse), avant qu'ils ne viennent dans l'Ouest, munis de contrats de travail et pour des exploitations agricoles ou des tenues maraîchères. Le soutien économique à la famille restée au pays absorbe l'essentiel des économies réalisées en France, sans qu'elles puissent être investies dans la construction d'une maison.

Ill. 1 Séjour en HLM en France (photos de l'auteur) Ill. 2 Salon dans la maison de retour



La transition par Casablanca est une expérience fréquente des immigrants originaires du Sud. Leurs intérieurs en France laissent apparaître, à travers les éléments du mobilier et, d'une manière plus large, dans le style de vie, une plus grande aisance matérielle et culturelle que ceux des ruraux. Manifestement le frottement préalable avec la société urbaine, pratiquée à Casablanca, et même à Kénitra, a mieux préparé ces familles à l'arrivée en France.

Le logement HLM, gîte d'étape ou lieu d'ancrage ?

L'entrée dans le logement HLM survient avec le regroupement familial et succède la plupart du temps à une période de vie célibataire. La mobilisation de l'immigré est centrée sur l'envoi d'un maximum de ressources prélevé sur son salaire pour soutenir la famille restée au pays. La privation dans le pays d'arrivée a comme compensation la construction d'un projet pour le retour, où la maison occupe une place essentielle. Tant que les enfants sont petits, la vie en HLM reste régie par cet effort d'épargne en vue du projet au Maroc,

Le logement se peuple cependant des appareils qu'on acquiert dans la perspective d'équiper la maison de retour. L'inscription des façons de vivre dans le contexte français en milieu populaire invite à des acquisitions d'équipement et de mobilier qui s'inspirent des intérieurs français. Les enfants, en fréquentant l'école et leurs petits camarades français, font pression en ce sens sur leurs parents et favorisent des hybridations⁷ en introduisant dans les pratiques domestiques et les dispositions mobilières et décoratives de leurs parents des occidentalismes patents.

Les restrictions imposées par un père confronté simultanément à une précarisation accrue de son emploi en France et à la poursuite de son projet au Maroc deviennent plus insupportables pour ses enfants. Ces derniers sont en effet pressés par les encouragements du pays d'accueil à la consommation et ne tiennent pas à différer cette possibilité dans un à venir ailleurs qui leur semble de plus en plus hypothétique.

Ainsi, les parents vivent cette résidence de séjour *principale* en HLM sur le mode provisoire, mais ils marquent cependant l'espace de ce logement des signes de leur identité maghrébine : l'éloignement du pays et de la culture d'origine est vécu sur le mode de la menace et de la perte.

Les enfants vivent pour leur part ce logement HLM comme un lieu potentiel d'intégration et de stabilisation, d'une identité (occidentale) à conquérir, d'une identité à construire dans la tension entre une culture parentale généralement respectée, mais cependant dévalorisée, et une culture occidentale perçue comme norme d'émancipation.

A cet endroit apparaît une première inversion : le gîte d'étape des parents, station provisoire donnée statistiquement comme «résidence principale », est un pôle de fixation et de reconstruction identitaire pour le jeune.

La maison de retour : un projet économique doublé d'une dette familiale

La principale résidence des parents (il serait plus juste de dire du père) est en réalité bien plus celle qui se construit au Maroc, dans laquelle ils ont placé l'essentiel de leurs économies et qu'en attente du retour ils n'occuperont qu'un mois ou deux par an. Projet personnel ou plus exactement familial, la maison de retour est aussi un moteur de l'économie marocaine et participe de l'urbanisation comme facteur de développement du Maroc. La construction immobilière des Travailleurs Marocains à l'Etranger (TME) a en effet été encouragée par l'Etat marocain, et cette activité économique draine, de manière privilégiée, l'épargne réalisée par l'émigré en Europe⁸. Une enquête de l'INED effectuée en 1992 (MGIS) donnait ainsi 36% de chefs de ménages, parmi les immigrés marocains, propriétaires d'une maison au pays d'origine, cependant que 54% d'entre eux souhaitaient être enterrés dans leur pays.

Du point de vue de l'émigré, la maison, qui traduit l'accomplissement heureux d'une aventure initialement hasardeuse, ne constitue pas seulement la démonstration d'une réussite économique. Elle participe aussi de la solidarité qui marque encore puissamment les familles marocaines et plus précisément celles dont les attaches rurales restent encore solides.

⁷ Pinson D. (1992). *Modèles d'habitat et contre-types domestiques*. Tours, URBAMA-CNRS/Université de Tours.

⁸ Cf. chapitre Sources à la fin de l'ouvrage.

Ill. 3 Maison de retour à Kenitra (photo de l'auteur)

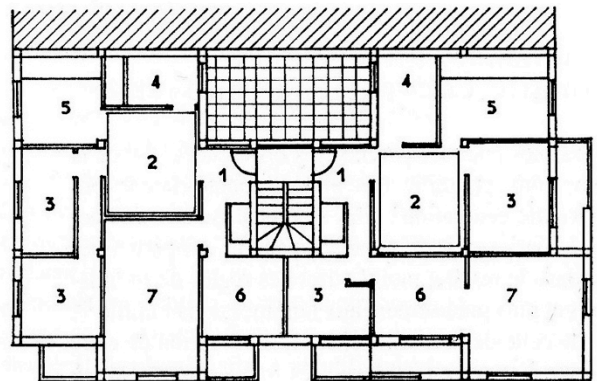


La maison est occupée à titre gratuit (ou non) par des membres de la famille, qui en gardent les lieux et en surveillent l'édification étage après étage, au rythme des économies envoyées de France. Dans un contexte immobilier marqué par l'absence de législation sur la location et en même temps par la rareté du logement, la solidarité familiale assure la réciprocité des services, entre ceux qui sont restés au pays et ceux qui l'ont provisoirement quitté.

En total contraste avec l'appartement et au mieux la maison habitée en France, la maison de retour, on l'aura deviné à travers le poids de la dimension économique et symbolique qu'elle revêt, est une grande maison.

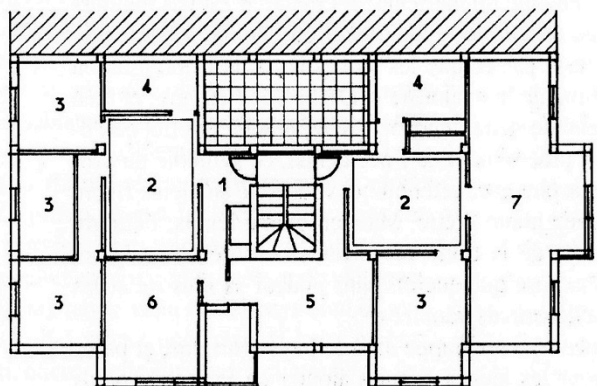
Souvent construite dans les lotissements, en particulier économiques⁹, elle dispose de cette grande superficie qui caractérise généralement les maisons marocaines (dès le moment où l'on sort des milieux les plus pauvres). On peut même dire que, dans plusieurs cas, son promoteur a donné dans la surenchère, soit qu'il tienne à montrer au voisinage et plus simplement à la famille la mesure de la réussite de son projet migratoire, soit qu'il tienne à manifester par ce don en retour l'immensité de son attachement à la lignée.

SECOND ÉTAGE
(les deux frères
et leur famille)



- 1- Entrée
- 2- M'rah (Hall)
- 3- Chambre
- 4- Salle de bains
- 5- Cuisine
- 6- Salon européen
- 7- Salon marocain

PREMIER ÉTAGE
(Le père)



Ill. 4 Plans d'origine de la même maison

⁹ Pinson D., (1994), « Maroc : un habitat occidental subverti par la "tradition" », in *Maghreb, Machrek, Monde arabe*, Paris : La Documentation Française, n°143, numéro spécial : *Monde arabe : villes, pouvoirs et sociétés*, pp. 190-203.

L'aménagement intérieur confirme cette interprétation : si des baignoires et des cuisines modulaires sont ramenées de France pour équiper certaines pièces dites « techniques », en revanche le salon, très vaste et souvent richement décoré - plafond sculpté et murs carrelés selon des techniques semi-traditionnelles -, est d'abord marocain et nous avons rarement observé des salons européens venant compléter le salon marocain, comme l'on en voit beaucoup dans les milieux très ou moyennement aisés.

Le retour, de la certitude à l'hésitation, puis au renoncement

L'envie du retour taraude les parents. Beaucoup ont réalisé une maison, dont la conception et la réalisation, décidées puis mises en œuvre peu de temps après le regroupement familial, sont initialement guidées par la certitude d'un retour définitif. C'est lorsque les enfants sont devenus majeurs et ont engagé, pour les plus âgés, des démarches d'installation en France, à travers l'accès à un emploi, la création d'une famille, que s'ébranle la certitude du retour et que se dessine une autre perspective. Écoutons cette adolescente parler de son père :

« Il a longtemps été question de vivre là-bas définitivement. Lui s'était dit que le premier niveau, il pourrait faire un commerce, un bar ou bien, parce qu'il adore la mécanique, ouvrir un garage, et le premier étage serait pour vivre. Mais comme là, il vient de se faire naturaliser et qu'il risque d'avoir sa nationalité bientôt, il n'envisage plus d'aller vivre là-bas ; ça devient impensable... Quand il est là-bas, il éprouve le besoin de revenir, mais quand il est ici, il éprouve aussi le besoin de retourner... donc il est indécis. Mais il a choisi de vivre ici, puisqu'il est naturalisé... je ne sais pas pour plus tard, mais pour l'instant, il n'envisage pas de partir. »

Double accession

La réussite totale sourit à ceux qui, rares, parviennent à une double accession (en France et au Maroc - 12% selon les données de l'INED). Ce cas de figure est magnifiquement représenté, au sein de nos enquêtes, par un émigré du Sud (Ouarzazate), avant transité par Casablanca. Ancien ouvrier du bâtiment, il est parvenu à la double accession en remplaçant son premier travail par un emploi de nuit dans une usine nantaise du secteur de la chimie. Les nerfs, mis à mal par l'épreuve de la nuit, ont résisté chez un sujet d'une force de caractère peu commune. Mais souvent les reins des émigrés du bâtiment ne tiennent pas le choc, contraignant à un arrêt de travail anticipé ou à un changement d'activité, et consécutivement à une perte de salaire dommageable pour l'épargne.

Au demeurant, la réussite, lorsqu'elle est acquise au prix d'une dépense de travail surhumaine, se voit alors portée par une narration quasi-mythique du voyage lointain. Alors qu'il est souvent banalisé, plus ou moins oublié par les descendants, masqué par les multiples sollicitations de la vie moderne occidentale, l'exemple paternel de l'effort, du sacrifice, se trouve ici mis en scène par le père lui-même, dans une épopée grandiose, qui invite en quelque sorte sa descendance à mesurer la succession des passages vers la réussite, ainsi ritualisés par la narration épique.

Sa longue évocation auprès de l'enquêteur suggère l'émotion que ne peut manquer de susciter auprès des enfants une telle histoire. Elle dit le déchirement de la séparation, du départ, la nécessité d'un éclatement, mais aussi son caractère provisoire, pour une famille

dont l'unité est susceptible de se retrouver précisément dans la maison de retour, don de l'émigré au sacrifice de la séparation, sacrifice partagé par lui-même et sa famille, départ qui ne peut s'effectuer sans l'aval d'une autorité patriarcale, ici en l'occurrence l'oncle paternel :

«Alors on va commencer encore un autre problème : alors il y a des yens qui travaillent avec moi, dans une boulangerie. Et ils disent : "Maintenant, voilà : on va commencer une autre émigration ! - Où ? - En France !" Et à ce moment là, moi, j'ai ma petite fille : je la tiens, j'dis : "Moi, j'y vas pas en France! J'y vas pas, je vas rester comme ça ". Alors, j'ai resté, toutes les gens qui étaient avec moi, ils ont parti. Alors il y a mon oncle qu'était du village, un jour, il est venu chez moi, à Casa. Alors, un jour on était devant la boulangerie, y a mon oncle qu'était... avec moi. Y a un gars de mes amis, qu'il a passé sa visite médicale, il a pris son passeport, et tout, il vient chez moi. Alors il m'a dit : "J'te laisse, parce que je vais en France". Alors, y a mon oncle qu'était à côté de moi, il dit : "Ce gars-là, il va où ? - Il va en France... " Alors mon oncle, il dit : "Pourquoi pas toi ? - Oh moi, non, je veux pas! " parce que moi, j'ai pensé à plein de choses, j'ai pensé à ma femme, j'ai pensé à ma fille qu'était petite, enfin, j'ai pas lui dire exactement, mais c'est ça, mon caractère, c'était comme ça : "Oh non, j'ai pas intéressé, je suis mieux ici, j'ai habitué à rester là... " Alors, mon oncle, c'est un homme qu'était, très très intelligent, il a [été] silencieux un peu, et puis après il m'a dit : "Ecoute-moi, viens ! Tu vas en France, tu vas être mieux que ça. Si t'as peur de ta fille et de ta femme, moi, je vais l'emmener chez moi... Ou je reste avec eux à Casa ! Faut pas penser à ça !" Alors, à ce moment là, il commence à y avoir des soucis dans ma tête... Comment Je fais maintenant ? Je vais en France ; ça y est, j'ai changé d'idée tout de suite ! »

Et pourtant, chez ces parents, la volonté du retour reste tenace. L'impatience est tempérée par le décompte des années qui séparent les plus jeunes enfants de leur majorité. En réalité le retour initialement envisagé s'avère être, avec l'écoulement du temps et l'installation provisoire qui ne cesse de se prolonger, *un faux départ* ou *un retour incomplet*.

Les enfants envisagent eux-mêmes, de leur côté, des projets contrastés pour le choix de leur résidence future. Dans une même famille se présentent ainsi la volonté de se fixer en France de l'aîné, le projet de retour d'une cadette. Les plus âgés des enfants des premiers émigrés maghrébins, désormais adultes et pour la plupart installés en ménage, vivent avec une nostalgie à peine dissimulée le retour souvent impossible au pays d'origine.

La mutation en résidence secondaire

Si l'expérience des parents continue de nourrir le rêve du retour, celle des enfants jette les bases d'une installation en France, cependant mal assurée et reconnue. Ils vivent ainsi d'une manière paradoxale l'envie qu'ils suscitent comme nantis auprès des jeunes vivant au Maroc et les discriminations dont ils sont victimes dans leur effort d'intégration en France.

L'impossibilité du retour définitif renverse alors le sens de la maison. De ce point de vue, la situation côtière des villes (Casablanca, Kénitra...), où beaucoup d'émigrés enquêtés ont construit une maison de retour, facilite l'émergence de sa vocation nouvelle, estivale et balnéaire. Son appropriation en lieu de vacances au bord de mer s'avère alors des plus conformes aux modèles valorisés de la vie moderne qui s'étaient sous les yeux de ces jeunes en France.

« On la ferme et puis on rentre, elle sert pour les vacances et c'est tout !... Quand je passe mes vacances là-bas, c'est super, que voulez-vous que je vous dise de plus ? C'est hyper-classe, je suis contente d'être là-bas ! Je vais tous les jours à la mer, déjà d'une, de 10 heures jusqu'à 5 heures, c'est la mer ; après je rentre chez moi. Je douche les petits, je leur donne leur goûter et tout ! Après on sort, on prend un pot à la côte, je r'emmène les petits à la maison et puis moi je sors, avec mon frère ou toute seule... soit je vais à des soirées ou encore je vais prendre un pot avec des ami(e)s; on va discuter dehors ! »

La maison de retour des parents n'est donc plus, pour leurs descendants, qu'une résidence secondaire. Ici s'effectue la seconde inversion. Mais plutôt que la déroute de la « grande maison » d'un retour annoncé et sans cesse retardé, cette résidence secondaire participe, dans la vision de l'adolescent, de l'ascension sociale à laquelle il aspire vivement. Les comparaisons régulières que sont conduits à faire ces jeunes issus de l'émigration entre le pays d'origine de leurs parents et celui où ils sont venus très jeunes, contribuent à construire cette identification imparfaite aux classes moyennes :

« Moi, je voudrais travailler ici et dès que j'ai de l'argent de côté, je fais comme mes parents, j'achète une maison là-bas... Là-bas, c'est mieux qu'ici les maisons, c'est pas pareil : elles sont plus grandes, même il y a la plage, il fait chaud ; la vie, elle est pas chère, c'est bien là-bas ! Moi c'est ça. Je travaille ici et l'argent que j'ai, c'est pour acheter la maison là-bas. Ça, c'est tout le monde qu'est comme ça. Ce serait une résidence secondaire. »

Ainsi, cette deuxième maison couronne un projet d'avenir qui, s'il reste problématique sur le plan professionnel, les distingue cependant à la fois des jeunes marocains frappés par le mal-développement et les jeunes français des populations captives de la cité HLM.

Tradition nomade, attachement communautaire et conscience citoyenne

A peine sensibles chez les parents, les différences d'avec la culture d'origine vont apparaître avec plus de netteté chez les enfants de la deuxième génération : elles se cristallisent dans l'accent, la façon de parler et les comportements, et, en particulier chez les filles, dans le respect moins strict des règles de soumission aux parents et plus précisément aux hommes de la famille¹⁰.

En dehors de celle de la famille élargie, la réception de ceux qu'on a coutume d'appeler au Maroc les « (F) acanciers » (à cause de leur véhicule immatriculé en France) n'est pas toujours des plus chaleureuses : le ressentiment du démuné vis-à-vis du nanti se manifeste par ce que les jeunes issus de l'immigration désignent comme de la « jalousie ». L'éthos de l'émigré, et bien plus encore celui de sa descendance, le rapproche en effet de l'étranger, et plus précisément de l'occidental, ce symbole du progrès auquel on aspire et ce référent qui vous jette en pleine figure ce que vous avez honte d'être. Mais en même temps, l'émigré porte le stigmate de la trahison, le reniement de son origine, d'autant qu'il expose quelquefois sans pudeur sa réussite et les valeurs qu'il a désormais adoptées.

¹⁰ Lacoste-Dujardin C. (1992). *Yasmina et les autres, de Nanterre et d'ailleurs, filles de parents maghrébins en France*, Paris : La Découverte.

Au reniement qui les frappe dans le pays d'origine, et particulièrement pour les jeunes, vient s'ajouter en France le poids d'une exclusion qui, de l'économique au spatial en passant par le culturel, les expose à l'expression la plus radicale des préjugés racistes. La pesanteur historique, avec tout ce qu'elle peut faire ressurgir des relations conflictuelles entre l'Orient et l'Occident, des croisades à la fin tragique de la domination coloniale, réveille en permanence des réflexes de défense de part et d'autre.

Aussi les jeunes issus de l'immigration vivent-ils assez mal l'illégitimité permanente qui les frappe, aussi bien dans le pays d'origine que dans le quartier du pays d'accueil où ils se trouvent relégués la plupart du temps. Pourtant ils ne vivent jamais ces manifestations de rejet comme une déchéance, mais comme une injustice que leur ténacité est susceptible de vaincre : leur horizon n'est pas complètement bouché, au contraire, il ne semble jamais s'enfermer dans le quartier où ils résident en France et au contraire s'élargir dans un monde que l'expérience de l'émigration, du long voyage, de l'observation des contrastes entre pays développés et mal développés, rend finalement assez familier. Aux difficultés d'emploi rencontrées en France, ils sont capables d'opposer des perspectives en Allemagne, aux Etats-Unis, mais aussi au Yémen ou tout simplement, pour ce qui concerne les enfants de Marocains, au Maroc.

Nantis au Maroc, démunis en France, ils perçoivent assez clairement ce qui les sépare de la situation dont sont partis leurs parents, auxquels ils ne veulent absolument plus s'identifier, tant au point de vue du métier qu'au point de vue du genre de vie, du chemin qui leur reste à parcourir pour accéder aux promesses de progrès du monde développé.

Le monde du père reste celui de la lignée, et de ses maisons qui, de Ouarzazate à Casablanca, via le détour de Paris, Nantes et Marseille, égrènent le réseau résidentiel nomade de l'*Aïla*, la maïsonnée étendue de la fratrie, réseau-territoire aux contours incertains et provisoires, plus ou moins indifférent aux frontières territoriales définies par les Etats modernes. L'univers des enfants coïncide principalement avec le sol des pays démocratiques, au cœur desquels la France, celui de ces pays dont ils maîtrisent la langue et les codes mieux que ceux de leurs parents, occupe une place particulière, celle du pays initiatique de leur construction de sujets libres. Cette construction émancipatrice est cependant entachée par les formes multiples, ouvertes ou insidieuses de la discrimination raciste¹¹.

Lieu de focalisation des économies épargnées pendant les années d'une émigration considérée il y a vingt ou trente ans comme provisoire, le projet de la maison de retour avait dans cette perspective la forme de la grande maison : l'ultime regroupement de la famille, celui de la retraite et du rayonnement familial, rendu possible par la réussite de l'aventure migratoire. Elle était déjà l'expression d'un demi-retour dans la mesure où la localisation n'en était pas le village d'origine, niché dans les confins des zones rurales, mais une maison édifée à la proche périphérie d'une grande ville souvent côtière. Cette première acculturation urbaine était à la fois envisagée, par l'initiateur de l'émigration en Europe, comme une étape intermédiaire du processus migratoire, puisque prolongée par le séjour européen, mais en même temps considérée, à l'issue de ce séjour, comme le terme d'un

¹¹ Wievorka M. (1996). « Racisme, racialisation et ethnicisation en France », in *Hommes et Migrations*, n° 1195. Paris, pp. 27-33.

nomadisme résidentiel et le lieu de sédentarisation ultime de la famille, inscrit dans l'horizon national.

Finalement la politique du regroupement du pays d'accueil et les mesures d'intégration sociale et culturelle, si critiquables fussent-elles, ont entraîné la perte progressive de la culture d'origine pour les descendants de la première génération d'émigrés marocains en France. A partir de là, la grande maison de retour s'est mutée, pour les descendants de ces premiers émigrés, en appendice d'un lieu principal de résidence placé dans la périphérie d'une grande ville française. La maison de retour devenue résidence secondaire participe en réalité d'un système résidentiel égrenant ses traces d'installation successives, mais instables, de Ouarzazate à Nantes. Ainsi est remise encore à plus tard la sédentarisation de la famille nomade issue des campagnes reculées du Maroc : la fixation est ballotée entre les hésitations des parents qui rêvent du retour, supportent les distances du voyage, mais ne conçoivent pas la dispersion de la famille, et le modèle français adopté par leurs enfants, qui reproduit le dispositif résidentiel des classes moyennes des pays développés, associant résidence principale et résidence secondaire.

Dans la ZUP, ce modèle est valorisant, ouvrant une fenêtre dans les murs d'une cité qui doit au contraire sa réputation souvent mauvaise à la forte présence des Maghrébins. Les jeunes issus de l'immigration s'y considèrent parqués contre leur volonté, aspirant à une dispersion résidentielle à laquelle tendent à résister les liens communautaires qu'entretiennent souvent leurs parents¹². Au demeurant ce modèle les distingue d'autres jeunes, en particulier français, qui vivent dans la cité la descension sociale de leurs parents. Le modèle résidentiel de la maison de retour convertie en résidence secondaire reste pourtant imparfait : la maison du Maroc est un lieu investi par les parents restés au pays. Ces derniers savent ramener le jeune issu de l'immigration aux normes ambiantes, et d'autres stigmatisations lui rappellent aussi que, même dans le pays des ancêtres, il n'est pas non plus chez lui : « *Etranger ici, étranger là-bas!* ».

En fait les maisons de l'émigré marocain ne peuvent s'analyser qu'au long d'un parcours résidentiel qui lui-même n'est en rien assuré de sa direction future. Ce parcours décline les établissements successifs d'une fraction de la grande famille dont les liens ataviques se défont au profit de l'autonomie des jeunes générations. Les états visibles de ces maisons instruisent sur la situation instable et momentanée de projets de vie dont la cohérence initiale est bouleversée : si l'espace concret est unique, il contient des significations multiples. Elles sont inscrites pour certaines dans les hybridations matérielles, faites de mélanges d'objets, de dispositions mobilières et immobilières, de pratiques domestiques diverses ; elles sont véhiculées pour d'autres dans la représentation que construit chacun des membres de la famille. Ces représentations, filtrées par des projets de vie souvent divergents, auront pour traductions futures des transformations du système résidentiel actuel : des lieux seront abandonnés, d'autres acquis ou construits, d'autres modifiés. Les inversions diront les directions opposées du parcours et des projets, et les diversions diront leurs inflexions.

¹² Pinson D., *op. cit.* (1995).